



Jim Leary (ed.)- *Past Mobilities. Approaches to Movement and Mobility* (London: Routledge, Ashgate Publishing, Ltd, 2014), 204p.

Le volume s'appuie sur une session tenue à la conférence *Theoretical Archaeology Group* à l'Université de Birmingham, en 2011, et présente neuf documents de recherche inédits, précédés par l'introduction de l'éditeur Jim Leary qui est archéologue affilié à l'université de Reading. Les articles abordent un certain nombre de thèmes différents qui portent essentiellement sur la manière dont la mobilité

peut être perçue à partir de données archéologiques.

Jim Leary explique dans son introduction que le livre ne passe pas seulement du paradigme des sciences sociales à l'archéologie, mais explique les différentes méthodologies et ontologies de l'étude de la mobilité au sein de l'archéologie. L'ouvrage cherche alors à combler cette lacune théorique, non seulement en considérant la mobilité comme un objet d'étude, mais aussi en augmentant les échelles et les contextes de mouvement qui sont abordés par la recherche archéologique. Ainsi, les différents chapitres offrent des instruments méthodologiques, des approches théoriques et des sources historiques pour analyser les flux de personnes, de biens et d'informations dans le passé.

Oscar Aldred explique dans sa contribution deux principales approches de la mobilité en archéologie. Dans la première, les trois tendances méthodologiques émergentes sont les études sur la sédentarisation et le nomadisme, la recherche sur les infrastructures anciennes et l'analyse des objets transportés par les populations. La deuxième approche explore la tension entre les mouvements dans lesquels le matériau agit comme un pivot qui approche l'étude de la mobilité passée à travers le présent. Aldred termine son article par la description des recherches au nord-est de l'Islande à la fin du premier millénaire de l'ère chrétienne, qui utilisent les GPS afin d'améliorer les techniques archéologiques traditionnelles.

Dans le chapitre de Matt Edgeworth, l'auteur propose un renversement de la dichotomie traditionnelle, qui suggère que le paysage est un arrière-plan statique de l'activité humaine à une vision où l'environnement est un flux dynamique pendant que les gens sont statiques. Il souligne l'importance

des gués pour la mobilité avant la construction des ponts. Le chapitre présente deux cas d'études en Angleterre du début du Moyen Âge, où les gués influençaient la position et la construction des villages, des marchés et des villes concentrées sur des points de croisement qui sont dus en partie à des facteurs géomorphologiques et en partie à des facteurs sociaux et économiques, et qui se sont déplacés d'un endroit à l'autre constituant ainsi des éléments clés du paysage anglo-saxon.

Ursula Frederick présente dans son chapitre un ensemble d'idées spéculatives et exploratoires basées sur sa propre compréhension de l'art rupestre australien et des cultures autochtones qui l'ont produit. Elle considère comment de telles sources peuvent démontrer les perceptions passées de la mobilité. Elle soutient que la fixité spatiale d'un tel art a conduit à des interprétations basées sur le site plutôt que de tenir pleinement compte des perspectives du paysage autochtone. Ainsi, l'auteur suggère que des associations simplistes entre l'art rupestre, la permanence et le lieu peuvent créer un sentiment d'inertie qui est en décalage avec les conceptualisations plus dynamiques du paysage évidentes dans les ethnographies autochtones, les histoires et l'expérience contemporaine. Pour l'auteur, la négligence des trajectoires de mouvements et de cheminement perpétue les métaphores coloniales et interprète la production rupestre comme notion statique et cache la moitié de l'histoire.

Oula Seitsonen, Jean-Luc Houle et Lee G. Broderick explorent un paysage de l'âge du bronze mongol en utilisant des applications variées du SIG (systèmes d'information géographique), et donnent un aperçu du contexte théorique et méthodologique, principalement la géographie temporelle pour tester des hypothèses de travail à partir d'une nouvelle perspective, liée aux schémas de mobilité locaux et supra-locaux et aux origines possibles de la complexité sociale puisque les données de la vallée de Khanuy (Mongolie) permettent d'enquêter sur les relations entre les sites domestiques et monumentaux et la manière dont les différents types de sites auraient pu ordonner le paysage naturel et son utilisation, ainsi que comment cela aurait pu affecter les modèles de mobilité, d'accessibilité et de peuplement de la vallée. Ils concluent, en opposant de manière innovante les mouvements passés et matérialisés aux mouvements actuels, que les caractéristiques monumentales ont été ordonnées dans le paysage par une mobilité saisonnière attachée.

Afin d'explorer les relations entre le mouvement humain et le site ou le lieu, Kirk Woolford et Stuart Dunn ont développé une plateforme de mouvement en place (MiPP). Leur travail consistait à développer des

outils et des méthodes de travail au-delà de l'étude des cultures purement matérielles en adaptant les technologies actuelles de capture de mouvement et en les sortant du studio pour tenter de saisir des données quantitatives et démontrer les liens entre l'environnement et le mouvement. Le chapitre vise la compréhension de la façon avec laquelle les objets, les sites et les lieux permettent le mouvement. Il analyse le micromouvement des peuples passés à l'intérieur d'un site historique, telles que le balayage dans une maison reconstruite de l'âge du fer, suggérant la forte interconnexion entre nos mouvements et ceux des personnes dans le passé.

Dans le chapitre de Thomas G. Davies, Emma Pomeroy, Colin N. Shaw et Jay T. Stock au sujet de la mobilité et le squelette, les auteurs passent en revue les connaissances sur la mobilité offertes par l'ostéologie (science qui étudie la structure des os). Ils démontrent comment le squelette humain peut enregistrer la mobilité en modifiant la morphologie et la structure de l'os. La mobilité et le mouvement des individus à travers un paysage, influence la taille et la forme de leurs os. Le squelette répond à la charge qui résulte de la marche ou de la course. Les comportements répétitifs et de grande ampleur laissent des signaux dans la morphologie osseuse. Les signatures de la mobilité terrestre sont alors ancrées dans les membres inférieurs qui peuvent être utilisées pour tester les prédictions découlant de preuves archéologiques, tandis que la force relative de l'humérus au fémur peut fournir une indication du degré de mobilité maritime.

Keri A. Brown consacre son chapitre à la mobilité féminine et l'exogamie dans la préhistoire en utilisant une combinaison d'analyse de l'ADN (chez les squelettes et les personnes vivantes) et l'anthropologie. Son choix du sujet est motivé par le fait que la mobilité féminine n'est jamais, ou rarement, utilisée comme explication de la diffusion de la culture matérielle ou du transfert de technologie entre les communautés dans la préhistoire. L'analyse isotopique du strontium et de l'oxygène, qui sont plus variables chez les hommes que chez les femmes, aide à confirmer la pratique de l'exogamie patrilocale. L'auteur arrive alors à une conclusion sur le paradigme des mobilités en soulignant la nécessité d'enquêter sur des sujets qui ont été négligés auparavant, sur le rôle des femmes préhistoriques en tant que déménageurs et agitateurs de leurs communautés, et la distribution des connaissances et de la technologie ne devrait plus être perçue comme activité masculine.

Lien Foubert et David J. Breeze traitent la mobilité dans l'Empire Romain et adoptent une approche méthodologique traditionnelle. Les individus et les groupes se sont déplacés, par voie terrestre et maritime, reliant ainsi

différentes parties de la Méditerranée et rapprochant les bords de l'Empire du centre et inversement. Ces déplacements étaient liés aux infrastructures, qui soutiennent les diverses formes de mouvement omniprésentes, et aux systèmes politiques de l'empire.

Le dernier chapitre de Mark Dunkley présente une étude de l'étendue et de la chronologie des embarcations préhistoriques au nord-ouest de l'Europe, sur la base des découvertes archéologiques. En effet, l'auteur a porté un regard sur les navires et bateaux utilisés dans les eaux intérieures, les eaux côtières et la haute mer, et il semblerait qu'ils étaient les seuls moyens pour traverser les voies maritimes entourant la Grande-Bretagne au début de l'holocène. À l'âge du bronze, les réseaux maritimes s'étendaient le long de la côte atlantique de l'Europe et étaient reliés à d'autres pays couvrant la Méditerranée, bien que les preuves directes de la navigation en elle-même soient rares.

Chaque chapitre de ce livre présente un cas d'étude intéressant, et de façon globale, l'ensemble de l'ouvrage est impressionnant. Les auteurs ont présenté des théories diverses, à travers la phénoménologie, la chaîne opératoire, les approches spatio-temporelles, les théories de l'affordance et mobilités. Ce livre est un appel à une archéologie du mouvement plutôt qu'à la stase et à développer une approche archéologique distincte de la mobilité. Il peut être alors utilisé pour interpréter les sources matérielles et mieux comprendre les flux immatériels.

Faysal Lemjidi

Université Cadi Ayyad de Marrakech